

ATELIER DES 7 ET 9 NOVEMBRE 2019

LA SAGA DES METISSAGES

Atelier d'écritures de Ouistreham

Jacqueline B.

C'est un tableau connu. J'en avais vu des clichés quelquefois mais, là, en vrai, ce fut un choc. C'était comme si j'assistais à la scène. Et comme si le peintre me sommait de prendre position. Quelle violence dans cette innocence ! Quelle force dans cette enfant frêle mais déterminée !

Les couleurs m'ont atteintes dans leur fulgurance. Une petite robe de coton léger toute blanche qui ressort sur la peau noire des bras et des jambes. Une jolie petite robe de fête toute simple qui se découpe sur un fond de mur sale où explose une tache rouge-tomate dégoulinante à trente centimètres de la tête de la petite Ruby Bridges.

Encadrée par quatre paires de jambes trapues de policiers dont on ne voit par ailleurs que les mains blanches, la petite, en garde rapprochée, avance. On pourrait tout aussi bien la croire coupable de quelque délit.

Coupable de quoi ? la clé de l'énigme se trouve dans la main de la fillette : un double décimètre, un livre, un cahier.

Coupable d'aller à l'école des petits « blancs ».

Courageuse première de cordée d'une école en passe de devenir métissée.

Emotion multipliée par cent lorsque j'eus le bonheur de rencontrer la petite Bridges devenue grand-mère au Forum Mondial pour la Paix du printemps dernier.

Michèle R.

A l'arrivée de l'avionnette, tous les passagers applaudirent. Mais dans quelle contrée arrivions-nous, quel est ce pays où l'on applaudit pour un atterrissage réussi ? Puis la porte s'est ouverte, la chaleur, l'humidité, nous accueillirent et l'asphalte du tarmac fumait. La nuit était bruisante de croassements inattendus.

Depuis le départ de l'aéroport j'avais le sentiment de m'arracher de mon pays, de mes parents, j'étais sur le qui-vive.

Mon premier voyage en avion s'achevait aux portes de la Guyane.

Une ravissante criolla s'approcha : "Bienvenue à Cumana". Rosa Maria nous emmena chez elle nous reposer et le choix de l'endroit se posa : lit ou hamac ? Elle-même s'allongea nonchalamment dans le sien. Va pour le hamac. Autant commencer l'assimilation !

Je garderai toujours ces premières sensations, vibrations, balancement, lenteur, rêverie, petite brise, bruits venant du jardin.

Rosa Maria nous montra par gestes comment occuper l'espace du hamac transversalement, comment redonner du ballant d'un petit coup de pied, comment s'enrouler pour les nuits fraîches.

Plus tard elle nous initia au montage de la moustiquaire et l'expérience de tous ses ancêtres, tresseurs de hamac, remontait dans son esprit.

Nous étions hors sol, hors temps, baignés par la moiteur de l'Amérique de sud, protégés par une demi-déesse dont les créoles brillaient sous la lune.

Rosa Maria nous guidait indulgente, nonchalante, impériale.

Brigitte B .

Mon regard sur le métissage aura été modifié dès mon adolescence par une rencontre, suite à une demande sur un journal de correspondance d'une jeune adolescente depuis l'Ile Maurice.

Curiosité de ma part de pouvoir découvrir un ailleurs, un pays, des gens et ainsi voyager et apprendre des autres.

Ainsi Marie Antoinette est entrée dans ma vie, et réciproquement, voici 50 ans.

Au travers des nombreux échanges de lettres (internet n'existait pas encore), nous avons appris à nous découvrir ainsi que notre environnement. Elle est créole, car l'Ile Maurice est un brassage de nombreuses ethnies qui cohabitent aisément. Ma curiosité d'adolescente, puis d'adulte s'est développée autour de cette amitié naissante.

Elle m'a raconté son île devenue indépendante, sa famille, sa vie, ses aspirations d'adolescente complétées d'échanges de recettes de cuisine, de mots créoles utilisés, de timbres, journaux, etc

Toutes ces images d'Epinal véhiculées par les films, les BD lors de mon enfance se sont envolées. Nos vies, nos questionnements d'avenir, le quotidien étaient totalement identiques : une réalité d'amitié s'est installée.

Certes nos modes de vie avaient des différences : elle, le soleil et la chaleur en décembre, et nous le froid et la neige.

Ainsi j'ai pu découvrir des sites inconnus et magnifiques et des beautés de paysages et la vie réelle à Maurice, hors les cartes postales.

A aucun moment lors de nos échanges, le métissage, les différences d'ethnie ou de couleur de peau n'auront été évoqués : nous étions semblables.

D'ailleurs, lors de mon enfance, ma meilleure amie était d'origine vietnamienne, et adulte, une autre amie était d'origine Indienne.

Par ces échanges et contacts, j'aurai appris que je n'étais pas au centre de tout et que les autres (ici les métisses) avaient beaucoup à nous apprendre.

Christiane D.

Je vais à la distribution de repas du CAMO (collectif d'aide aux migrants de Ouistreham) le mercredi, pour la 3ème année.

A la fin de l'hiver dernier, j'étais découragée de voir que la situation n'évoluait pas, qu'il y avait toujours autant de jeunes migrants qui couchaient dehors (les « copains » comme on les appelle au Camo) et je me demandais quel sens avait ma présence, depuis tout ce temps, auprès de jeunes avec lesquels j'avais du mal à échanger, car la plupart ne parlent qu'arabe ... et moi pas !

Lors des distributions de repas, je me suis spécialisée dans la vaisselle et assez souvent, un des jeunes vient m'aider à laver, ça n'est pas mal de mettre les mains dans un peu d'eau chaude, quand on passe son temps à avoir froid !

Une fois, l'un de mes aides m'a dit en désignant le bonnet rouge que je mets en hiver : « Je te reconnais, tu es là toujours, c'est important pour nous que vous soyez là ». Nous ne sommes pas allés beaucoup plus loin, faute de mots, mais son sourire a fait que j'ai rempilé à la distribution du Mercredi , malgré mes questions et mon insatisfaction quant au sens de notre action.

Philippe

Malique, mon ami

Enfant, j'ai appris le latin. J'aimais cette langue parce que j'en aimais le son (que nous entendions aussi à l'église), et aussi les déclinaisons qui n'existaient pas en français et que Jacques Brel chantait « rosa, rose, rosa ». Il y avait aussi notre professeure, qui nous parlait de César, de Cicéron, de Rome, d'Hannibal. Il y avait la louve Romulus et ses louveteaux suspendus à ses mamelles. C'était un monde fantastique, dont nous savions qu'il avait un jour existé.

Il y avait aussi Malique, Malique et moi. Nous étions les meilleurs en version latine et le premier prix de version latine, c'était le plus beau. A chaque devoir, c'était le suspense : qui aurait la meilleure note, Malique ou moi ? Passé le résultat, pour celui qui était le deuxième, la déception ne durait pas très longtemps. Car Malique était gentil, et entre nous, il y avait une douce et paisible amitié.

Un jour, Michel était avec nous et nous parlions, je ne sais plus de quoi. Et la remarque fusa : « Oui, mais ça ne devrait pas être possible pour les juifs ! » Un silence s'installa entre nous. Je ne comprenais pas. Je regardais Michel. Je regardais Malique. Malique souriait doucement, la peau de son visage avait rosé. Michel souriait. Mais ce n'était pas le même sourire : un sourire niais, imbécile. Le malaise était palpable. Pourquoi Michel avait-il dit cela ? Pourquoi Michel faisait-il mal à Malique ? J'étais sans voix, interdit. J'avais onze ans. Je ne connaissais pas le mot et ce jour-là, je découvris l'antisémitisme.

Dominique D.

Je vis, le jeudi après-midi dans une salle communale de Ouistreham, un instant formidable.

Je rencontre beaucoup de femmes et un seul homme. Nous venons tous pour écrire, sur n'importe quel thème, idée, réflexion.

Chacun puise dans son imagination, recherche un style, fouille dans son ressenti en fonction du thème proposé. La diversité des approches me surprend toujours. Le choix des mots montre les multiples facettes du vocabulaire. Quant au style drôle pour l'un, romantique pour l'autre, réaliste pour le troisième, il reflète une part de la personnalité de chaque participant à cet atelier d'écriture.

Le respect mutuel, l'attention et l'attente de découvrir ce que chacun a écrit, au moment de la lecture du texte par son auteur, est le moment que je préfère.

A cet instant se fait le métissage du ressenti des membres du groupe à partir d'un même sujet. Une stimulation se crée, j'en suis ravi.

Ah j'oubliais, nous rions beaucoup.

Janine

Métis, un mélange de couleurs
Métis, des parfums venus d'ailleurs

Ces paroles, extraites d'une chanson de Yannick Noah, célèbre métis, résonnent au plus profond de moi depuis qu'un matin de janvier, j'ai pris dans mes bras, ce bébé venu d'ailleurs . Ma petite fille n'est pas métisse (du moins je ne le pense pas), mais elle porte en elle, tout ce que son pays lui a transmis et tout ce que ses parents, sa famille d'aujourd'hui lui apprennent. Quand elle chante des mélodies françaises, son intonation, son rythme font qu'elle se les approprie, quand elle danse, son corps ondule et se balance comme on lui apprend, et pourtant on sent la différence d'avec les autres enfants de son groupe. Est-ce cela le métissage, ce mélange de l'inné et de l'acquis ? Ce qui est sûr, c'est que j'ai le sentiment qu'elle prend ce qui a de meilleur et qu'elle le fait vivre avec bonheur !

Laurence

La malle aux épices

Il avait posé ses valises au bord de la Manche, dans un bistrot normand au sol pavé de mosaïque. Près du vieux comptoir en zinc, trônait un présentoir de cartes postales jaunies.

Autour des tables et des chaises de bois sombre, il régalaient les affamés du midi, de plats simples et traditionnels. Dans l'air flottait la mémoire du terroir, l'escalope crémée et l'andouillette au cidre, la matelote et la tarte aux pommes.

Dans ses malles, il avait ramené la mer des Caraïbes et celle du Japon, l'océan atlantique et le Pacifique.

Et c'est dans le petit salon, caché derrière le bar, qu'il a posé des sofas colorés autour de tables basses laquées. Il a croisé les étoffes moirées, le coton et la soie, le madras et les coussins fleuris. Le soir venu, sous la lueur ambrée des photophores, les gourmets patientaient, autour du premier verre de la soirée.

Mais c'est au-delà de cette bulle exotique que le voyage commençait... Il fallait pénétrer dans la grande salle du fond, toute de pierre blonde, qui accueillait de longues tables de chêne et des banquettes de velours prune. C'est là, devant l'immense cheminée de la cuisine ouverte, que le métissage prenait vie.

Derrière ses fourneaux, le maestro brassait le soleil des îles et les embruns du Cotentin. Il mêlait dans l'assiette, le sucre et l'épice, le sel et les caramels. Il croisait l'arôme du Miso et le bolet de Valognes pour nous offrir une émulsion de sous-bois où fusionnaient la terre du Japon et l'humus du bocage.

Sur son piano, il jouait d'étonnantes partitions, mariait le yusu et la cannelle, en un bouquet surprenant d'agrumes et de tendresse, tamisait le colombo sur le filet de bar sauvage, entremêlait la coriandre, le curcuma et les saveurs iodées du large, tressait les feuilles de Noré et la Dulce pour habiller les pommes de terre d'une couronne d'algues brunes et déposer en leur cœur des notes de noisettes et de coquillages.

Alors dans l'assiette, l'artiste imprimait sa palette métissée de fondus et de panachés...

Derrière un voile de mousse acajou, le wasabi pistache flirtait avec la dulce carmine. Sous l'émulsion corail, le curry ocre badinait avec le piment rouge, tandis que le nory et le gingembre réunissaient le pourpre et l'ivoire pour faire tourner leurs dentelles de crème rose pâle.

Et c'était en bouche, un concert époustouflant qui brouillait les repères, renversait la mémoire du palais, explosait les papilles de toutes ses métamorphoses, sous la baguette magique d'un virtuose en tablier, un maître-licier des mets tissés...

Jacqueline H

L'université est un lieu de diversités multiples : culturelle, sociale, amicale, ethnique, politique. J'ai rencontré, lors des mes années estudiantines, de nombreux jeunes gens d'origine africaine. La discussion était aisée. Ils parlaient simplement de leur vie, de leur histoire. Au fur et à mesure de nos rencontres, je recomposais dans ma tête le chemin qu'ils avaient parcouru, je mesurais les problèmes qu'ils avaient rencontrés et les solutions qu'ils avaient trouvées pour obtenir leur inscription dans une université française.

A partir de ces croisements de vie, je me suis posé la question : et moi qu'aurais-je fait à leur place, aurais-je eu cette ténacité, cette force pour quitter ma famille, mon pays, pour m'adapter à une culture autre que celle reçue à ma naissance ?

Depuis, lorsque je croise une personne d'une ethnie différente de la mienne, je ne peux m'empêcher de repenser à EUX, ces femmes et ces hommes déterminés, qui ont changé mon regard sur la différence, sur les différences et m'ont appris la tolérance.

Et lorsque je lis des parcours de vie chamboulée je suis saisie à la fois d'admiration, de crainte, de peine, de joie, toute une palette de ressentis différente pour chaque histoire.

Monique D .

ON NE SE RESSEMBLE PAS

 Khadîdja a un voile. Je déteste me couvrir la tête.
Khadîdja est soumise à son mari. Je m'efforce de ne pas l'être.
 Elle prie cinq fois par jour. Moi je râle dix fois par jour.
 Elle ne mange pas de porc, je raffole du jambon.
Elle ne serre pas la main des hommes, j'aime tant ce contact.
 Elle ne doute pas de sa foi, je ne fais que ça.
Elle n'enfreint pas la loi, j'aime tant sauter les barrières.

Et pourtant nous sommes amies. On se taquine, s'affronte même.
Mais rien n'est vraiment grave, ce n'est qu'une différence après tout.
Parfois cette différence est un peu lourde. Elle pourrait mener à la rupture.
La maison tremble mais elle tient sur son assise d'amitié.

Béatrice Cl.

Métissage, mélange, émulsion, mixage...

Cela m'inspire des odeurs, des sens, des parlers de toutes sortes.

Quand j'arrive dans le 19^{ème}, à Paris, entre Crimée et Riquet, rue de Flandres, c'est l'entrelacs des visages, des vêtements, des allures, des langues.

Je suis une nounou martiniquaise, de son pas nonchalant, poussette en main, elle chante une comptine avec son accent chaleureux aux petits noirs et blancs dont elle a la garde. Puis je dépasse un vieux Monsieur, coiffé de son chéchia, traînant le pas. Un jeune du quartier, lui crie quelque chose aux sons aspirés, que je ne comprends pas : peut-être un « salut » ou « comment ça va ? ». Le vieux répond en levant sa canne. Je me dépêche, j'ai rendez-vous au 104, cet ancien bâtiment des pompes funèbres de Paris, reconverti en lieu culturel où la créativité multiculturelle déborde de sons, de danses, d'acrobaties...

J'y croise un couple qui apprend le tango, elle, genre Mama espagnole, lui, genre plombier roumain...Le mélange, le mixage. A côté, un couple noir et blanc se contorsionne sur du hip-hop. C'est beau, c'est élastique.

Je file, j'ai faim, mon estomac me réclame un mezze du meilleur libanais du quartier.

Que j'aime baigner dans cette bulle bigarrée !

Irène

J'ai toujours été sensible à la détresse des personnes obligées de fuir leur pays et à leur difficulté d'adaptation dans le pays d'accueil.

Passée l'émotion ressentie devant un reportage télévisuel, je reprenais très vite le cours de ma vie et ces images s'estompaient progressivement.

Jusqu'au jour où j'ai rencontré dans une réunion un jeune adolescent. Il nous a détaillé son parcours depuis le départ du Soudan suite au massacre de sa mère et de son frère de cinq ans, l'errance dans le pays, la faim et la peur, la violence subie en Lybie, la traversée de la Méditerranée, etc.

Il a conclu par : « Bien sûr, en Normandie, la vie est difficile, surtout les nuits passées dehors sous la pluie, mais comparativement à tout ce que j'ai vécu auparavant pour moi, ici, c'est le paradis.

Cette dernière phrase m'a bouleversée et m'a fait prendre conscience du décalage énorme de la vie d'un être humain selon le pays où il naît.

Nadine

Je les ai vus ce midi, à la télé, ces migrants, quittant leur misérable trottoir parisien. Tristes, déguenillés, leur petit sac sur le dos. Une vague humaine, sans rien du tout, se dirigeant vers... On ne sait pas, un stade ou un abri un peu plus confortable, dans la capitale.

Je me suis dit que, vautrée, bien au chaud dans mon canapé, le ventre plein, j'ai de la chance. Quelle bonne étoile m'a éclairée, alors que des êtres humains comme moi, considérés comme des animaux, cherchent peut-être un seul éclat de mon étoile, étoile que j'aimerais bien partager.

Marie-Laure

La nuit est tombée déjà quand je me gare en marche arrière. Difficilement, comme tous les lundis soirs. Décidément il est nul ce parking ! D'autres silhouettes se hâtent, il pleut. Bonsoir ! Salut ! Pierre nous tient la porte. Un sourire échangé, Merci ! Je m'engouffre. On grimpe à l'étage, on rejoint la salle. Bonsoir ! Ça va, toi ? Bof ma hanche... Et ta mère, sa maison de retraite ? Petits-enfants, suis crevée... On se met où ? Ah non ! Pas le grand Didier, je ne la vois plus, tu peux te pousser un peu à droite ? Là... Merci ! Je la vois !

Agnès !

Elle démarre sur les chapeaux de roue. Laissez vos partitions ! Ch... ch... ch... inspirez, gonflez le ventre, soufflez ! Sss... sss... sss... un ballon qui se dégonfle ch... sss... Asseyez-vous, prenez le Gloria.

Grincements de chaises, brouhaha, pages qu'on tourne, feuilles qui tombent... Je ne l'ai pas, moi le Gloria ! Mais Agnès démarre :

1, 2, 3, 4, Gloria ! 1, 2, 3, 4, Gloria ! Cacophonie générale.

On reprend ! 4 temps, le silence !

1, 2, 3, 4, Gloria ! 1, 2, 3, 4, Gloria in excelsis Deo... Et c'est parti !

Première mesure, deuxième système, on recommence. Enfin les silences sont silencieux, le tempo est respecté, mais les sopranes montent, les alti baissent, les hommes traînent un peu, ça patine. Les enrhumés toussent, les cataractes pleurent, les hanches boitent, les bavards bavardent.

On reprend !

Et puis soudain, un soir, on ne sait pas pourquoi, et encore moins comment, les voix se réveillent : les claires, les légères, les cristallines, les graves, les voilées, les enrouées, les cavernieuses, les fluettes, les nasillardes et les puissantes, voilà qu'elles se mettent à vibrer ensemble, de concert, en chœur, et c'est beau ! Frisson de joie, larmes aux yeux, je voudrais que ça dure toujours. Mais ce court moment de musique pure arrive quand on ne l'attend pas. C'est la surprise du chef qui sans doute ne l'attendait pas non plus, mais qui la savoure avec nous tous.

Il nous arrive même de partager ce petit miracle en concert avec les spectateurs... Ce n'est qu'après de longues années de chorale que j'ai pris conscience de la chance que j'avais : vivre par instants ce parfait métissage suffit à me mettre en joie et c'est bon !

Alain

J'ai foulé le sol des Antilles, terre de métissage par essence, il y a déjà plus de trente ans. Cette rencontre a mis sur la table mon rapport personnel avec le monde et permis de mettre en relief la relation permanente de manière un peu mystérieuse, entre la Grande Histoire et mon histoire intime.

Cette année, j'ai assisté à une cérémonie culturelle en l'honneur d'André Schwarzbart, écrivain de culture juive devenu antillais, hommage organisé par sa femme Simone.

Ma sensation ancienne de relier la Shoah au génocide des noirs africains transplantés en Amérique lors de la traite négrière, m'est apparue évidente au cours de la lecture en public de textes de ces deux grands écrivains.

La Guadeloupe est un lieu qui est le creuset de plusieurs cultures se mêlant et s'entrechoquant.

La rencontre avec cette île que j'ai traversée à de nombreuses reprises a constitué une source d'enrichissement. A ma culture de tradition européenne, s'est juxtaposé un savoir caribéen où s'entremêlent une ambiance marquée par une musique chaloupée et saccadée, une atmosphère humide et chaude soulagée par les alizés, la saveur enivrante de ses alcools et de sa cuisine épicée, la beauté de la forêt tropicale et de ses fleurs aux couleurs flamboyantes et chatoyantes ,

Sans parler de la chaleur humaine d'amis, de leur générosité et de leur intelligence résiliente, s'opposant à la tendance générale actuelle de défiance de l'autre et de repli sur soi.

Nina

Une rencontre...une mère et ses deux filles. Devant mes yeux, une jeune femme blanche aux yeux bleus ; elle est accompagnée de deux enfants, une fillette d'environ sept ans, elle est couleur pain d'épices, ses cheveux sont crépus, on retrouve les traits de sa mère, son sourire ; sa petite sœur, elle aussi, a les cheveux crépus, mais ils sont blonds (mystère de la génétique), sa peau est d'une nuance caramel très clair et ses yeux sont verts. De toutes les trois, se dégage une douceur, c'est quelque chose que je ressens mais que je ne peux expliquer . Chaque fois que l'on se croise, leurs sourires éclairent ma journée et la timidité de la plus jeune me donne toujours envie de mieux les connaître.

Je suis une métisse, en quelque sorte, avec des parents et des grands-parents italiens / espagnols auxquels se rajoute une branche alsacienne. Ça ne donne pas une couleur de peau particulière, juste une compréhension, une facilité pour jouer avec les langues. Dotée d'un caractère pas facile, car le mélange est assez explosif, les années qui passent ont amené une philosophie, un calme relatif, mais sous la surface...

JULIE

Lorsque j'étais petite, il y a bien longtemps...on nous racontait des histoires sur ces pays lointains peuplés de noirs, des sauvages, anthropophages.

Je revois sur l'étagère de la cuisine, la boîte de chocolat "YA BON BANANIA" avec l'image de ce grand noir rigolard qui me faisait peur !

Mais voilà qu' une cousine de ma mère tomba amoureuse d'un "noir" et décida de l'épouser. Quelle Histoire !! dans cette famille bourgeoise et très classique.

Le mariage fut célébré à l'église Notre Dame de la Gloriette à Caen et je fus choisie, moi, âgée de 4 ans pour tenir le voile de la mariée.

Je n'oublierai jamais cette journée, j'étais fort intimidée et un peu craintive. mais la gentillesse , la bonhomie, la joie, le rire de ce nouveau cousin inattendu a complètement changé et définitivement mon regard sur ces "bamboulas", comme on les appelait.

Béatrice M.

Quelle chance ! J'ai fréquenté tant de personnes,
Des aristos, des mégalos,
Des prétentieux, des vertueux,
Des coléreux, des merveilleux,
Des maliens, des rabbins,
Des citadins, des baladins,
Des ruraux, des poivrots
Des vedettes, des SDF.

De tous ces métissages,
Je n'ai peur ni de vous, ni de moi.
Dans ma tête les pensées voguent et parfois chavirent,
Mais sereinement j'apprivoise ces découvertes,
Tant de couleurs, d'odeurs, de saveurs qui m'étaient inconnues,
Et loin de toutes mes convictions,
Un monde nouveau s'ouvre à moi,
Je grandis, je vis, j'exulte.

Je n'ai besoin ni d'anxiolytique ni de psy,
Je suis bien avec moi-même,
Et pour embellir mon bien être,
J'écoute vos musiques et vos chansons qui me bercent.

Martine F.

Toute jeune adulte, ayant peu vu, peu voyagé, un peu nunuche en somme, et très provinciale ! j'ai suivi mon mari en Afrique de l'Est, sur un terrain ethnographique. Parler de choc de cultures est un petit mot.

Après une très longue route de brousse, arriver dans un village de huttes rondes en paille sèche, dans une chaleur poussiéreuse, descendre de la Land, mettre les pieds sur ce sol aride et se trouver face à des regards insistants, dérangeants, pas hostiles, non, mais très méfiants, reste pour moi un souvenir très fort. Puis des conciliabules, des rires étouffés se font entendre.

Ai-je peur ? Nous sommes deux, eux nombreux ! Et quand même réputés comme fiers guerriers !

Mon mari s'est avancé, souriant largement, lançant quelques mots de swahili, (en espérant qu'ils comprennent), les mains ouvertes avec des boules de tabac à chiquer.

Moi, je reste derrière...

Alors une femme, superbe, l'oeil malicieux, s'avance vers moi. Deux ou trois autres la suivent. Elles sont fières, belles, le haut du corps nu enduit de graisse pigmentée brun-rouge, une demi jupe en peau de chèvre ceinte sur les hanches leur bat les mollets en cadence, leur cheveux sont engobés dans des boules de glaise brillante, et leur rire est éclatant.

Je fais des sourires timides, je ne connais pas leur langue.

Puis tout-à-coup, la plus hardie tend les mains et vient assez brutalement pour me prendre par surprise, me toucher la poitrine à travers ma chemise. Elle tâte, puis dans un grand éclat de rire, prévient les autres, qui font de même, comme à la dérobée. Je suis paralysée, inquiète. Je ne sens pas de méchanceté et je finis par comprendre qu'elle a vérifié si j'étais comme elle, sous mes vêtements, une femme avec des seins. Elle ne porte qu'un triangle pubien en cuir épais très décoré, sa grande peau de chèvre sur les fesses, et sa belle poitrine huilée d'ocre rouge s'offre à la vue de tous.

Un peu plus tard, j'ai essayé de m'habiller comme elles, ça les amusait beaucoup. Mais je n'ai pas insisté, trop mal à l'aise !

Les longs mois passés dans ce village nous ont servi à observer une culture totalement différente, "exotique" pour certains, et tellement riche d'enseignements : leur rapport fusionnel à la nature, pourtant si rude et âpre, leur vitalité joyeuse malgré l'adversité des événements guerriers qu'ils vivaient, leur fierté qu'ils personnalisait dans leur amour pour leur bétail. Apprendre aussi des codes d'échanges totalement différents. A un proche, un ami, il faut toujours réclamer, une chique, une chèvre et même une vache. Le lien est dans le fait qu'on est toujours redevable à quelqu'un et donc il y aura toujours quelqu'un pour vous quémander quelque chose. Et ceci est tellement loin de mon éducation !

J'ai donc appris la tolérance respectueuse de toutes ces différences, et ce n'a pas été facile ! En fait, il m'a fallu sortir de mon petit univers et admirer ces autres façons d'appréhender le monde et la vie.